

Olivier Flournoy

Les organes, corps et âme

Paru dans *Le fait de l'analyse*. Numéro 5, 1998.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Les organes, corps et âme. In: *Le fait de l'analyse*. N° 5, 1998. 143-160.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1998b.pdf

Les organes, corps et âme

Olivier Flournoy

L'âme est éternelle, le corps destiné à la pourriture.

À défaut d'atteindre l'âme, ce fief de Dieu, on a inventé les guerres de religion qui permettent au moins de s'en prendre au corps, de le saigner, de l'étriper, de massacrer les innocents en toute bonne conscience. Et même si le feu et l'eau n'en viennent pas à bout et si les tortures rageuses ne réussissent qu'à retarder son envol, on espère tout au moins lui apprendre à vivre, à cette âme inaccessible.

Il est vrai que des âmes sans corps, je n'en ai, pour ma part, jamais rencontrées. Des corps sans âme certes, c'est même banal. Il faudra que j'y prête attention. Ai-je jamais rêvé d'âmes, purs esprits sans armature sensible ? Pas à mon souvenir, ou pas encore... Faut-il alors poser le corps pour y loger l'âme ? Mais où ? Dans le sexe sans doute, l'organe par excellence. Ou dans le cerveau, le cœur, le foie, les tripes, sans oublier l'œil, cette fenêtre incomparable au fond de laquelle parfois, par amour, on l'entrevoit.

En 1905, Freud écrivait :

Un certain degré d'hermaphrodisme anatomique est normal. Chez tout individu soit mâle soit femelle, on trouve des vestiges de l'appareil génital du sexe opposé. La notion qui découle de ces faits anatomiques est celle d'un organisme bisexuel à l'origine et qui, au cours de l'évolution, s'oriente vers la monosexualité tout en conservant quelques restes du sexe atrophie¹.

Quel est cet organisme bisexuel ? De quelle origine s'agit-il ? Est-ce celle de l'embryologie, celle de l'espèce ? Et de quelle évolution ? Un organisme n'est-il qu'un amas d'organes, ou davantage ? Et le bisexuel anatomique a-t-il jamais existé si ce n'est comme anomalie tératologique ? Si c'est effectivement le cas, comment l'âme s'en trouve-t-elle affectée ?

¹ S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Gallimard, 1987.

L'idée d'une évolution, phylogénèse ou ontogénèse, est à l'opposé du mythe que Freud propose par ailleurs dans *Totem et Tabou* où d'emblée on a affaire à des hommes – un père et une bande de fils –, et à des femmes au rôle insignifiant, si on peut appeler insignifiant le fait d'être objets de convoitise et de jalousie et, en outre, gardiennes du développement de ce qui a été procréé, jusqu'à sa mise au monde.

Freud poursuit ainsi :

Il était tentant d'appliquer cette hypothèse à la sphère psychique et d'expliquer l'homosexualité avec toutes ses variétés comme l'expression d'un hermaphrodisme psychique. Mais cela s'est révélé vain.

Curieuse assertion. Pourquoi pas l'hétérosexualité? Je retrouve chez le partenaire la part de mon sexe qui me manque. Avec en plus une âme qui n'est pas la mienne. L'idée d'une bisexualité des origines deviendrait plus cohérente. Je puis alors y ajouter l'homosexualité comme son refus. L'homosexuel ne trouve chez le partenaire que son sexe manifeste et le double de son âme... Mais cette opposition se révèle aussitôt trop simple. Nous vivons certes dans un monde à deux sexes mais ce sont notre âme, notre corps et nos organes génitaux qui s'en trouvent affectés. S'il y a correspondance entre les trois, alors l'autre sexe nous manque et nous le désirons. Sinon la confusion s'installe.

Mais pourquoi donc le désir sexuel devrait-il se porter sur l'autre sexe-âme, corps et organes génitaux? Freud et les psychanalystes après lui se sont longuement attachés à montrer que l'identité sexuelle s'acquiert lentement, à grande-peine, de surcroît différemment chez la fille et le garçon, et que l'attachement à la mère et le détachement (de la mère ou *de* la mère?) jouent le rôle que l'on sait. Pour ma part, si je respecte ces efforts de clarification, je n'arrive pas à les faire correspondre à mon expérience analytique. Je préfère imaginer une ontogénèse humaine qui lui corresponde davantage, qui reflète ce qui me semble indépassable, l'amnésie qui nous cache nos origines, même si notre rôle est de tenter de la combler avec nos interprétations.

Un jour, deux êtres de sexe différent se sont rencontrés et livrés à une gymnastique invraisemblable et impudique. Il ne s'est rien ensuivi, si ce n'est qu'on nous a dit, longtemps après, que nous en avons été conçus, même si nous pensons que c'est inconcevable : d'abord, nos parents n'ont jamais fait l'amour, ensuite, si on désire un enfant, c'est avant ou après, pas pendant, enfin lorsqu'ils l'ont fait, nous n'existions pas. Puis, pendant neuf mois, ce fut l'obscurité totale, le *black out*. Pour reprendre quelques oppositions connues, ni repos ni mouvement, ni chaleur ni froid, ni plaisir ni douleur, bref moins que rien jusqu'à la naissance. Véritable amnésie primaire, amnésie préamnésique finissant par le cataclysme de la venue au monde. Lumière, cris, air, humidité chaude et froide, douleur et soulagement.

Mais l'essentiel, me semble-t-il, n'est pas là. Ce que la naissance signifie, c'est avant tout la perte du sexe qu'on n'a pas. Issus de deux parents, nous voilà projetés dans un monde où nous ne sommes que du sexe de l'un d'entre eux. Le vrai commencement, ce n'est pas la perte manifeste d'une femme contenante, c'est bien plutôt celle du sexe qu'on n'a plus et que l'on retrouve chez le parent qui n'a pas le nôtre. Perte, manque, désir de cette moitié de nous qui a présidé à cette amnésie préamnésique.

À laquelle succédera l'amnésie infantile proprement dite, celle qui nous est familière et accessible et dont Freud nous offre une explication géniale, le complexe d'Œdipe. Tous ces événements essentiels et marquants de la petite enfance seront oubliés, recouverts par la chape du complexe d'Œdipe et de la peur de castration. Lesquelles n'ont de sens que si nous tentons de retrouver dans la réalité, mais trop tôt, ce sexe que nous avons perdu.

Comme on le voit, j'en viens à ne pas tenir compte du « pré Œdipe » de cette femme qui se croit ou s'est crue anatomiquement châtrée et qui malgré tout est devenue cette mère sans père qui rendrait le développement de la fille et du garçon si différent et si compliqué, une mère qui est manifeste, réelle, ou encore « pré-œdipienne », et qui n'est pas la mère œdipienne, la vraie mère de la psychanalyse, la mère que son fils retrouvera comme incestueusement désirable, au même titre que le vrai père œdipien sera incestueusement désirable pour la fille. « Quand je serai grand ou grande et que papa ou maman seront vieux et morts, alors j'épouserai enfin maman ou papa, j'aurai enfin retrouvé ce sexe qui fut le mien aussi » : le parent désiré, l'objet du désir, ne vieillit ni ne meurt, le désir lui-même est vécu comme impérissable. Déjà là, le complexe se laisse entrevoir, ontologie, forme, concept.

C'est le vrai parent œdipien, le négatif et l'altérité de cette femme châtrée devenue mère nourricière et saupoudreuse de fesses, et de ce père relégué dans la cité après avoir été castrateur, mais aussi de ces parents qui se partagent les peines et les joies, c'est le vrai parent œdipien qui hisse la psychanalyse au niveau des sciences de l'homme. Et c'est lui que le psychanalyste, homme ou femme, est à même de représenter.

Une fois l'enfant né, l'identification va permettre de lui donner une identité : l'empreinte digitale, le sexe, la couleur de l'iris, manifestes et concrets, ou la date de naissance, tout aussi importante mais imposée par le souvenir parfois chancelant des parents ou par la société et l'administration, alors qu'on n'en retrouvera jamais nulle trace subjective, et le nom également imposé, pour moitié dans un contexte affectif, pour moitié légal. Quant à l'identification comme concept psychanalytique, elle concernera ce qui a été acquis au contact de ces parents du sexe qu'on a et qu'on n'a pas, puis oublié, refoulé dans cet inconscient dont l'amnésie, que je qualifierai de primaire ou originaire, celle des neuf mois de notre conception, serait l'origine formelle, oubliée, refoulée, reléguée sous le coup des menaces

de castration du parent mécontent d'être tué au profit de l'incestueuse relation. Cette identification laissera des traces repérables dans l'actualité quotidienne, trait de caractère, idiosyncrasie, symptôme, inhibition, sans qu'on en comprenne les tenants et aboutissants, et exigera de ce fait une interprétation, la tâche par excellence du psychanalyste.

L'inconscient, à l'image d'un compartiment de surgelés dans un réfrigérateur qui permet de retrouver des aliments avec leur fraîcheur originelle malgré les années écoulées, nous offre une piste. Mais un tel compartiment est incapable de conserver et de nous restituer la perte du sexe qu'on n'a pas puisqu'il est lui-même ce sexe perdu. Eu égard à cet événement, l'inconscient serait plus qu'un congélateur vide. Il serait son absence même, et le désir viserait alors dans un même jet, et notre sexe perdu, et celui de l'autre, ce qui expliquerait la rareté et la passagèreté des retrouvailles. L'orgasme, quand résonnent les grandes orgues – jeu d'orgues des orgânes (bestial) et des orgâmes (angélique) à l'unisson –, serait la réunion tant souhaitée de notre corps et de notre non-corps, altérité retrouvée dans cet autre sexe, et de notre âme avec sa négation présente dans cette autre. Sexe du corps? de l'âme? des organes génitaux? Ou réunion de soi et de non-soi, sexe, corps et âme?

Je suis corps et âme. Je suis un être fait d'un corps, le soma, et d'une âme, le psychisme, la psyché ou l'esprit, *die Seele* pour Freud. Je suis un être de chair et d'esprit. Mais qui est ce Je fait pour moitié de corps, pour moitié d'âme, mon Je insaisissable qui les unit et les sépare?

Bion privilégie un autre point de vue : le contenant et le contenu. Ai-je une âme dans mon corps ou un corps dans mon âme? Suis-je un corps habité par une âme, ou une âme incarnée? Lequel du corps ou de l'âme m'est étranger?

Freud, avec les pulsions, ancre l'âme au corps. À partir de cette perte du sexe qu'on n'a pas lors de la scène primitive, un sexe devenu désirable, l'âme et le corps désormais monosexuel vivent et meurent ensemble, simultanément. Illusion scientifique, matérialiste? D'autres pensent que seul le corps meurt, d'autres encore qu'on peut être corps sans âme. Il semble toutefois plus familier de penser l'âme immortelle et le corps mortel que l'inverse. Illusion spiritualiste?

La métempsychose nous est relativement compréhensible. Transmigration des âmes immortelles intemporelles, réincarnées selon leur valeur dans divers corps. En Inde (comme chez les Celtes, les Irlandais des temps anciens), la métempsychose est mieux considérée que chez nous. Elle est moralisation de l'être humain. Cette croyance est sans doute l'une des raisons pour lesquelles les végétariens ne sauraient manger un animal, éventuellement habité par une âme humaine. Le végétarisme apparaît dans ce contexte comme une défense contre l'anthropophagie (oralité). On peut aussi penser à l'inverse qu'un corps humain soit habité par une âme animale, de poulet par exemple, (métempsychose), ce qui justifierait sa mise

en broche et le cannibalisme. Ceci s'accorde du reste fort bien avec les théories psychanalytiques : l'âme de poulet peut évoquer le flic qu'on bouffe, l'ennemi interprété comme père castrateur, l'époux ou l'épouse (mon poulet) interprétés comme conjoints incestueux, ou encore l'enfant (mon petit poulet chéri) comme fruit de l'inceste. Dans tous ces cas, dévorer représente la tentative ultime et désespérée de satisfaire l'insoutenable désir œdipien. La métensomatose est un concept difficile à saisir. Un corps peut accueillir une autre âme tout en demeurant ce qu'il est, en l'état, sans l'outrage du temps. Est-ce une renaissance, une résurrection ? Est-ce que cela implique la mort ? Je meurs et je renaiss à l'âge que j'ai, avec mon corps tel qu'il est mais avec une âme autre. Selon la Kabbale, cela implique une importante notion de valeur : mieux vaut recevoir une âme bien faite que mauvaise, d'où le bien est-il dans notre intérêt, tout à la fois égoïste et altruiste. Il est même possible que le sage, du fait de la métensomatose, reçoive « un nombre supplémentaire d'âmes illustres – ou de “scintilles d'âmes”² ». La métensomatose, comme on vient de le voir, n'exclut pas les âmes animales. Un homme dont le corps est habité par une âme de souris. Cela fait sourire. On connaît la plaisanterie du fou qui se prend pour un grain de blé. Et pourtant... J'ai connu deux frères jumeaux qui affirmaient être des corbeaux. Ils me disaient voler de nuit autour de leur mystérieuse maison, aussi étrange que terrifiante. J'avais l'impression d'être fou. À l'époque, j'étais médecin dans un hôpital psychiatrique. Que voulais-je ? Que leur corps (leur corps beau ?) corresponde à leur âme ? qu'ils deviennent corps de corbeau ou que leur âme corresponde à leur corps, qu'elle devienne âme de garçons ? Et de quoi cherchaient-ils à me convaincre ? Curieusement, je n'avais, semble-t-il, pas le choix : il me paraissait inconcevable que leur corps devienne corps de corbeau, par contre que leur âme devienne âme humaine me paraissait la seule issue possible. J'aurais pu imaginer que leur âme pensante de corbeau était venue se superposer à leur âme parlante d'homme, et l'étouffer, auquel cas ils auraient dû croasser et, plutôt que de me sentir fou, je les aurais probablement considérés, eux, comme fous. Un problème majeur aurait alors été celui de la communication : comment leur parler si ce n'est en étant moi-même corbeau ?

Je ne puis échapper à ma subjectivité qui me dit que, puisque j'ai une âme humaine comme un corps humain, eux aussi auraient dû avoir une âme humaine, alors qu'ils m'affirmaient le contraire. Il semble que l'âme pensante, toute libre qu'elle soit, soit prisonnière du destin du corps, liée par la parole, le langage. Et de plus, curieusement, du corps sexué. Mais il est superflu de postuler une bisexualité éventuelle. Le « je pense » de Descartes est asexué mais, une fois dit, il provient d'un être monosexuel. Même si la papesse Jeanne affirmait avec conviction son appartenance à un sexe déterminé, il aura fallu l'asseoir sur une chaise curule d'un *design* original pour que les autorités ecclésiastiques puissent décider *de visu* de son genre sexuel, quoi qu'elle en dise.

² M. Idel cité par M. Eliade, *Dictionnaire des religions*, Plon, 1990, p. 243.

On se heurte ici à ce que Freud a appelé le roc du biologique. Nous avons un corps d'être humain affublé d'un seul sexe, et c'est peut-être ce qui nous permet de nous orienter. Si nous ne voulons pas perdre la tête, il faut partir de ce fait : nous avons une tête d'être humain monosexuel. Notre âme et notre corps doivent être du même genre sexuel. Freud souligne que le corps de l'homme est muni d'un pénis et que celui de la femme en est dépourvu, ce qui aussitôt réintègre l'âme au corps. N'en pas avoir est psychique. C'est une question de conviction animique. Mais conviction de qui? Et, pour Freud, ce que l'homme redoute, c'est la passivité, la soumission à un autre homme, comme si cela signifiait la perte de son pénis, la castration, la féminité ; et ce que la femme envie, c'est le pénis, comme si son sexe n'était que manque de. Autrement dit, les êtres humains des deux sexes refuseraient la féminité. Biologiquement, cela ne tient pas debout. La femme a d'autres attributs, et l'idée d'une femme châtrée est psychologique, ou, mieux dit, psycho-illogique. C'est une idée de Freud. Celle que j'ai proposée tout à l'heure est que chaque sexe est en manque de l'autre. Elle me convient mieux, c'est le versant théorique de ma pratique d'analyste. Ne pas avoir de pénis serait selon la petite fille freudienne une négation absolue. Le problème de la femme résiderait alors dans la transformation de l'absolu en altérité. De la castration, il lui faudrait passer à la sexualité féminine : elle n'en a pas, elle a autre chose. Si tel est le cas, on peut en conclure que le petit garçon a un corps d'emblée et la petite fille une âme.

Certes, pour moi qui ai été un petit garçon, c'est difficile à accepter. Je préfère avoir un sexe et être en manque de l'autre. J'ai un corps, je suis âme désirante, que je sois né garçon ou fille.

Et pour adhérer à ce point de vue, il faut admettre qu'il n'est que pseudo-biologique, il est lui aussi psychique. Il s'agit d'une construction de l'esprit qui interprète une réalité somatique, à savoir qu'on a un sexe plutôt qu'un autre. Il est à souligner à ce sujet que la théorie des pulsions sexuelles, la théorie de la libido, si fondamentale pour la pensée psychanalytique, ne propose jamais une pulsion sexuelle masculine ou féminine. La pulsion n'est ni mâle ni femelle, elle est sexuelle, et c'est là une constante dans la littérature et la pensée psychanalytiques. La pulsion désirante est affaire d'âme, nous sommes psychoanalystes et non pas somatoanalystes.

Que nous soyons tous nés d'une femme qui s'est accouplée avec un homme quelques mois auparavant est incontestable (les clones n'infirmement en rien cette thèse). Que cette femme et cet homme soient devenus après coup et selon nos convictions mère et père « biologiques », et que nous ayons été élevés par des femmes et des hommes, des femmes ou des hommes, cela ne fait pas de doute non plus et doit avoir laissé des traces, non pas bisexuelles biologiques, anatomiques, physiologiques, mais des traces psychologiques en provenance d'êtres d'un sexe ou de l'autre. Ces traces, sous forme d'identifications inconscientes

mais identifiables par l'analyse, nous sont familières. Selon certaines conventions ou habitudes sociales, elle est rêveuse, sentimentale, passive (on se demande bien pourquoi), émotive ; il est insensible, actif, perspicace, intellectuel, termes plus ou moins désobligeants pour chacun ou encore franchement pathologiques quand le garçon devient masochiste et la fille sadique, comme si curieusement la destinée du garçon était d'être sadique et celle de la fille d'être masochiste. Physiquement, on affirmera que c'est l'homme qui bat sa femme, mais psychiquement c'est loin d'être le cas, il y aurait plutôt réciprocité, match nul si j'ose dire. Il n'en demeure pas moins qu'à la suite de la copulation de nos parents, ou nous sommes d'un sexe, ou nous sommes de l'autre. Il semble que nous ne puissions y échapper. Nous sommes masculins ou féminins. Si Jeanne d'Arc, autre papesse et fier soldat, se dénudait, on s'écrierait « Mais c'est une femme ! »...

Si un homme me dit qu'il a une âme de femme et un corps d'homme, que cherche-t-il à me dire ? ou que cherche-t-elle à me dire ? Vais-je perdre la tête à me demander si je suis en présence d'un homme habité par une âme de femme ou, comme elle l'affirme, d'une femme dont le corps est celui d'un homme ? Notons au passage cette différence : qu'un enfant ait l'air d'un petit vieux, qu'un homme se conduise comme un gamin, cela passe. L'incertitude quant au sexe, cela ne passe pas bien du tout. Mais c'est subjectif car, si il ou elle est en paix avec lui-même, il ne demandera rien à personne et on n'en saura jamais rien, ou ce ne sera qu'un événement anecdotique. Un corps d'homme avec une âme de femme est mieux accepté socialement qu'avec une âme de corbeau tant qu'il ou elle ne revendique pas la reconnaissance de... de quoi ? de son corps ou de son âme ? Je dirais plutôt : du drame qu'il vit en société car c'en est un. Il en souffre, de ce drame, il se révolte, il revendique et trouve un chirurgien qui, plutôt que de devenir fou à n'y rien comprendre, lui proposera de l'opérer³. Résultat ? L'homme enfin femme devrait être en paix avec elle-même. Elle peut se faire pénétrer par un homme. Elle donne le change. Mais quel change ? La réponse tient à l'interprétation. Si, selon l'interprétation du sujet, ce corps d'homme à âme de femme est devenu quasi-corps de femme grâce au chirurgien, s'il se fait dès lors pénétrer par un homme ou s'il devient simplement pénétrable, c'est bien la preuve que ce sujet est une femme, qu'il n'est donc pas homosexuel. Mais selon nous, affirmer avoir une âme de femme ne prouve-t-il justement pas que c'est pour échapper à l'angoisse d'être homosexuel ? C'est le retour du destin biologique, le roc : né d'un mâle et d'une femelle, il est né mâle. Pour le psychanalyste, c'est l'âme qui fait problème. Il aimerait qu'elle s'explique et, davantage, qu'elle change de sexe (où est alors sa neutralité ?). L'issue de ce dilemme est ailleurs. Sexuellement, c'est bien un dilemme : changer de sexe ne change rien à rien. Le problème se situe alors au niveau de la vie et de la mort. Là où l'analyste n'est plus neutre, c'est là

³ Cf. C. Chiland, *Changer de sexe*, Odile Jacob, 1997.

où le complexe d'Œdipe est mort d'emblée d'une mort qui le nie. Si ce corps d'homme affirme être une âme de femme, il nie le manque de sexe qu'il n'a pas. C'est alors un être qui se situe hors du domaine de la psychanalyse. Le psychanalyste ne peut que prendre acte ou poser comme préambule à l'analyse, comme condition préalable nécessaire, la résurrection de la problématique œdipienne : que l'âme de femme soit âme d'homme qui s'ignore, prêt à affronter la perte du sexe qu'il n'a pas. Sans cette problématique, il n'y a pas de psychanalyse.

La subjectivité de l'analyste se substitue ici à la « naïveté » du chirurgien : s'il se trouve en présence d'une femme ou d'un homme « manifeste », il y croit d'emblée, et accepterait de se laisser abuser si d'aventure il s'agissait d'un transsexuel opéré. Ce sont des plaintes concernant un trouble – ou une absence – d'identité sexuelle qui l'alerteront. Qu'elles soient négation ou affirmation d'un sexe, elles seront pour lui signe d'autre chose : est-il, lui analyste, vivant ou mort en tant que psychanalyste représentant du complexe d'Œdipe ? Les plaintes s'adressent-elles à lui ou ne le concernent-elles pas ? Auquel cas, comment une analyse serait-elle possible ?

Et voici un homme qui vient nous dire qu'il est homme habité par une âme d'homme. Jusqu'ici tout va bien. Né de l'accouplement d'un mâle et d'une femelle, il affirme être mâle. Soit. Mais voilà qu'il ajoute être homosexuel. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que les femmes n'existent pas ? qu'elles sont de pures choses ? que les femmes lui font peur ? que les femmes le dégoutent, leur corps s'entend, leur corps soi-disant châtré ? ou qu'il n'a hérité que d'une demi-âme, monosexuelle, celle du mâle, alors que son corps attesterait biologiquement une origine bisexuelle ? Il y a là une énigme redoublée, dans la mesure où cet homosexuel affirme vivre un monde qui ignore le féminin et nous intrigue avec un choix d'objets sexuels uniquement masculins qui nous font penser exactement le contraire : qu'il soit passif avec un partenaire et l'on pensera qu'il se conduit comme s'il avait une âme de femme, qu'il soit actif et l'on pensera qu'il traite son partenaire comme si ce dernier avait une âme de femme. Le psychanalyste est ici saisi par ce que cachent, si elles lui sont adressées, souffrances, revendications ou assertions des homosexuels, interpellé par la destinée finale latente que dissimule le destin manifeste de leur incertaine origine.

Toute la problématique sexuelle à laquelle on a affaire dans ces cas-là est d'une telle complexité, si déroutante et souvent si résistante à toute modification, qu'elle me semble destinée à masquer un drame de fin de partie. Il y a quelque chose de grandiose et de pathétique chez l'homosexuel, le dernier et l'unique survivant de l'espèce. C'est la fin des générations, la mort de la lignée, l'exclusion corps et âme de la descendance, qui me semble intolérable, si pathétiquement inacceptable. Après moi, le déluge. Le dernier des Mohicans. Il y a du tragique et

du bruyant chez celui qui refuse cette mort qu'il porte en lui avec cette négation de l'autre sexe, et c'est ce que son âme lui dénie – la possibilité d'une descendance – qu'il revendiquera avec le plus d'insistance, être comme tout le monde, se marier, avoir des enfants, mais en tant qu'homosexuel. Effacer sans l'effacer ce que son âme lui laisse entendre, cet inéluctable point final.

Il y a là un trait d'union avec les transsexuels, qui espèrent échapper avec l'opération à ce piège mortel que représente une âme qui n'aurait pas pu choisir son camp.

Une question se pose alors : l'homosexuel est-il habité par une mystérieuse pulsion de mort ou paye-t-il dans sa chair un non moins mystérieux drame psychique oublié dès les origines et dont on espère retrouver quelque trace ? Ici, on rejoint la curieuse manière d'aborder ce problème dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ⁴ ». « Rencontrer des gens au comportement bisexuel n'est pas exceptionnel et nous n'y prendrons peut-être même pas garde », écrit Freud. En revanche, ce qui le frappe dans les lignes qui suivent, c'est le rejet viscéral de l'homosexualité chez l'hétérosexuel, un rejet qu'il n'arrive pas à comprendre avec la théorie de la pulsion sexuelle. Il lui faut alors postuler une pulsion de mort, pour des raisons théoriques et économiques. Ce n'est pas l'homosexualité mais bien son rejet par l'hétérosexuel, « et *vice versa* » souligne-t-il, qui vient soutenir, dans ce texte, l'élaboration de la pulsion de mort. Alors qu'à mes yeux, c'est son projet même qui est en jeu pour l'homosexuel, ce destin de représentant de la fin de l'humanité ou de l'espèce, et qui le distingue radicalement de l'hétérosexuel. Un projet de fin du monde, de renonciation radicale à la procréation (au plaisir ?) qui nous incitera à en imaginer la source dans le refus de l'altérité perdue du début.

L'homosexuel masculin cherche souvent de manière impulsive, allant parfois jusqu'à la violence, un contact éphémère avec un homme. Jouissance fugace qui, loin d'être purement érotique, sera appréciée comme tentative de dénégation de cette menace mortelle.

La femme homosexuelle se sentirait, elle, moins menacée de mort, de cet apocalypse grandiose et misérable de fin de règne, moins menacée d'être la dernière de la lignée humaine, le point final de notre appartenance à la famille des mammifères vivipares. Elle aurait une relative facilité, du fait de sa constitution anatomo-physiologique, à s'imaginer appartenir à et participer de la descendance humaine sans l'apport de l'homme, sans risquer la folie, alors que l'homme, en l'imaginant, risquerait la folie... ou l'éclatement.

Lacan a proposé une construction théorique, fantasmatique certes, mais hissée à un niveau de généralité, pour tenter de comprendre ces différences appa-

⁴ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes* (1937), PUF, 1985.

rentes ou de comportement manifeste entre homosexualités masculine et féminine par rapport au drame existentiel qui est le leur. Lacan (cité par Erik Porge⁵) disait que « l'homme est tout homme et (que) la femme n'est pas toute femme ».

On peut en effet imaginer une série indéfinie d'accouchements mère-fille, mère-fille, sans malmenager notre raison. Une représentation sans mâles. Un fantasme parthénogénétique. Si l'on ajoute à cette chaîne la naissance d'un garçon, il est laissé à son sort, expulsé de la chaîne, il meurt. Ici, un même fantasme parthénogénétique ou plutôt androgénétique, une lignée père-fils, se heurterait à la raison avec le risque d'implosion. Le mâle meurt. À moins que, comme dans la scène primitive, elle et il ne se pénètrent, ne se violent, et qu'il n'entre par effraction dans la chaîne dont il aurait été exclu et que femmes et hommes ne s'assurent ainsi tous deux de leur participation à la lignée, à la descendance vraie.

Et où se trouve le point de rupture dans le cas des homosexuels ? Là où l'homme rejoint la lignée des femmes. C'est le trait d'union entre homme et femme, le phallus psychique ou le pénis en tant que représentation anatomique du phallus qui fait défaut. On retrouve tout de suite la différence : l'homme homosexuel manifeste bruyamment son désir de ne pas être exclu de la chaîne et condamné à mourir pour de bon. Il en va, croit-il, de son pénis, alors que ce membre n'est que la représentation du phallus. La femme homosexuelle ne sentira pas la même condamnation. Son sexe féminin anatomique n'est pas menacé puisqu'il est fait pour enfanter, croit-elle, alors qu'il est lui aussi représentation du phallus qu'elle nie. Ne se croyant pas exclue corporellement de la lignée, elle peut ignorer que le fait biologique – la copulation d'un mâle et d'une femelle – est indispensable à la procréation et se contenter de croire avoir ce qu'il faut pour mettre au monde ce qu'elle aura porté en elle.

Un phallus de part et d'autre, trait d'union et de désunion entre les sexes, est nécessaire pour sortir du drame homosexuel. Ne pas avoir de phallus signifie quoi ? À mon sens, cela signifie ne pas avoir ce qu'il faudrait pour pouvoir faire une analyse, le phallus étant le représentant de ce qui réunit entre eux les trois angles du triangle œdipien. N'en pas avoir, et c'est simultanément la mort de ce que l'analyse pourrait pour l'homosexuel, la mort des générations et surtout la mort de cette moitié de lui-même perdue à la naissance.

Pour le psychanalyste que je suis, la femme a un sexe féminin, un vagin et autres attributs, et j'ai tendance à penser que l'envie du pénis est de l'avoir et non de l'être. Avoir le pénis de l'homme qu'elle a perdu à sa conception, lors de la « scène primitive » sans l'en dépouiller, serait davantage un désir de féminité que son refus. De même, l'homme a, avec son sexe, une verge et d'autres attributs, qui le pousseraient au désir du sexe opposé, ce sexe perdu lors de la scène primitive, et ceci sans en dépouiller la femme. Et ce phallus, ce trait d'union entre femme

⁵ E. Porge, *Vol d'idées?*, Denoël, 1994.

et homme qui assure leur différence, leur complémentarité et leur appartenance à la lignée, n'est en fin de compte ni masculin ni féminin, il est sexuel. C'est une manière allégorique de dire ce qui réunit hommes et femmes, c'est un sexe psychique, le sexe de l'âme, c'est le fantasme sexuel par excellence qui permet d'affirmer l'appartenance au monde et aux générations, à l'espèce, et de dire ce qui fait défaut aux authentiques homosexuels, s'ils existent. Défaut est peut-être le mot adéquat puisque les homosexuels auraient, dans cette perspective de mort, plus dramatiquement encore qu'un phallus menacé de castration ou qu'un phallus égaré ou catégoriquement refusé, un phallus mort.

La psychanalyse se contente d'une seule pulsion sexuelle, sans avoir à en préciser la nature, mâle ou femelle. Et pratiquement, en ce qui concerne la psychanalyse stricto sensu, le psychanalyste peut être ou masculin ou féminin et le sexe de son patient masculin ou féminin, cela n'a – finalement – pas d'importance. Le problème psychanalytique en l'occurrence dépasse ces différences de genre et la métapsychologie concerne l'appareil psychique en général. Mais ce dont elle fait l'économie, c'est de l'expérience qui concerne la rencontre de deux appareils psychiques qui, chose scientifiquement mystérieuse, communiquent et s'influencent réciproquement, « d'âme à âme » par la seule vertu de paroles à la signification immatérielle. Et à ce niveau-là, il faut bien admettre cet autre point de vue que j'appelle métapsychanalytique, lequel implique que la pulsion provient non plus du corps propre mais de l'autre partenaire de l'expérience. Et qu'elle ne vise pas à sa décharge dans une satisfaction solipsiste mais plutôt dans la recherche et la découverte d'un sens commun à toutes ces difficultés, incompréhensions, folies dont on vient de parler, une découverte qui nous permette d'enfin nous comprendre au lieu de nous entredéchirer. Ce que j'ai appelé la « jouissance du dit ».

Ainsi les personnes dites homosexuelles ne peuvent-elles entrer en communication avec un psychanalyste hétérosexuel, non pas du fait de leur homosexualité, mais du fait de leur inaccessibilité au complexe d'Œdipe comme signifiant métapsychanalytique de l'expérience. Autrement dit, un homosexuel authentique qui voudrait faire une analyse sans mettre en question son homosexualité, cela n'est pas concevable pour l'analyste, et cet inconcevable est en même temps une lueur d'espoir. L'analyste, si un « authentique » homosexuel se présente, ne cherchera pas à lui démontrer une hétérosexualité latente mais, dans un autre registre, se demandera comment ranimer la flamme œdipienne, pourquoi elle s'est éteinte, qui l'a étouffée. Ce qui veut dire que l'analyste n'est pas convaincu de l'authenticité de l'homosexualité, il serait plutôt enclin à croire que cette authenticité recouvre cette autre chose à ressusciter.

J'aimerais, pour terminer, me référer brièvement à mon expérience d'analyste. Comme on peut s'en douter d'après ce que je viens de dire, je n'ai pas analysé

d'homosexuels authentiques. En revanche, je me souviens d'une personne homosexuelle, avec une vie sexuelle pauvre et occasionnelle. Son histoire psychanalytique se laisse résumer en quelques mots : tout d'abord une longue période qui a consisté en un déchaînement ininterrompu de haine à l'égard de son père, seule personne occupant son discours, suivie – était-ce de guerre lasse du fait qu'il ne m'avait pas convaincu, mais convaincu de quoi? – d'une période tout aussi longue de haine implacable à l'égard de sa mère, son père ayant disparu de la scène. Et ceci pour déboucher enfin sur un calme affectif vis-à-vis de ses deux parents, relégués dans une histoire passée. L'analyse s'est achevée dans la tranquillité sans que je sois à même de dire ce qu'il est advenu de la sexualité de cette personne. En bref, je n'ai jamais été partie prenante de cette haine envahissante, destructrice à lui couper le souffle, si ce n'est comme témoin neutre, ni en accord ni en désaccord.

Et je me souviens d'une autre personne dont je dirai plutôt qu'elle se présentait comme non sexuelle et qui offrait une image contrastante avec la précédente. D'emblée, cette fois-ci, j'ai été moi-même, pendant un temps qui n'en finissait pas, l'objet d'une haine aussi violente que systématique, au point que les repères extérieurs en devenaient insignifiants. Et un jour, sans que j'y sois préparé, la haine s'est subitement évanouie, disparition accompagnée d'un « ca suffit comme ça », commentaire adressé non à moi, mais à sa haine. A l'inverse de la personne précédente, c'est sa famille qui n'a pas été partie prenante, si ce n'est comme témoin neutre de « notre » relation.

Ces deux cas, en quelque sorte opposés, ont débouché sur une non-haine, sans pour autant qu'il y ait eu de changement manifeste, du point de vue de l'identité sexuelle. En revanche, pour ma part, je n'avais plus à être objet témoin ou objet de haine, je pouvais enfin représenter. Et c'est ici que je retrouve l'idée que j'ai tenté de préciser au long de ces ligues. Cette haine aurait été la haine du complexe d'Œdipe, la haine de ne pas avoir réussi et de ne pas réussir le meurtre du complexe, ce qui aurait signifié le meurtre de l'analyste, et partant le meurtre de l'analyse. Cet échec du meurtre était programmé et revécu puisqu'ils ont tous deux tenu bon. Il n'est pas pensable que quelqu'un vienne délibérément faire une analyse dans le but qu'elle échoue, ce serait répéter la mort signifiée dans le complexe d'Œdipe, or on ne meurt, ou ne se tue, qu'une fois.

Ces deux exemples (des analyses ni plus courtes ni plus longues que d'autres) me permettent de conclure tout en précisant ma position. On me dira qu'il s'agit là de deux cas de relation duelle et non triangulaire, une relation qui implique sa théorisation par le couple mère-enfant, c'est-à-dire une théorie pré-œdipienne. Pourtant, je ne le pense pas. Dans le premier cas, si j'étais préservé de la haine, j'avais tout loisir pour représenter toutes les configurations œdipiennes, parents, enfants, objets du patient ou sujet lui-même, double de lui. L'important était que

je reste en vie et que je me cantonne au silence, comme si sa haine des parents avait comme but essentiel que je me taise. « Ne dites rien, j'ai trop peur... »

Dans le second cas, il en allait de même. La haine m'étant directement adressée, je pouvais également la détourner sur toutes les images œdipiennes. Et l'important, ici aussi, était que je reste en vie, réduit au silence. Mais on perçoit mieux le danger et l'enjeu. Si je m'étais mis à parler, cela aurait pu être pour dire « ça suffit comme ça », et cela aurait signifié la fin de l'analyse, sa mort, la mort de mes interprétations œdipiennes et la confirmation que cette personne aurait tué de sa haine son propre complexe d'Œdipe. Il me fallait donc survivre et ne pas prononcer cet arrêt de mort fatidique.

Ainsi ces deux personnes craignaient-elles, chacune à sa manière, que la haine soit exaucée sous forme de mise à mort de la constellation œdipienne, ce qui les aurait plongées dans une authentique et redoutable solitude homosexuelle. Elles auraient véritablement perdu à la naissance le sexe qu'elles ont réellement perdu en naissant.